

Ces grands oiseaux nocturnes qui glissent comme des fantômes entre les arbres roux, sur le toit antique de cette ferme, palpitent d'une obscure pâleur lumineuse. Aroldo Governatori nous impose avec tant de force sa vision, qu'on ne s'avise pas tout de suite de l'originalité d'un peintre qui ose peindre en dehors de toute école, inspiré seulement par le monde qui l'habite. Depuis Füssli, on n'avait pas vu de rêves matérialisés sur la toile avec cette sérénité inquiète qui fait l'étrangeté des nyctalopes. Mais parce que Governatori vit réellement en pleine campagne, en pleines collines, au milieu des forêts et des animaux, il y a dans ses fantaisies oniriques quelque chose de fort, de savoureux, une santé rustique assez rare pour être fortement soulignée, car elle le distingue de tous les surréalistes qui ont fini par se discréditer par un étalage trop complaisant de gratuités.

Chacune de ses toiles est le résultat d'une alliance entre une rêverie qui tourne parfois au cauchemar et un solide bon sens de paysan : d'où, dans la manière de ce peintre, un mélange étonnant de flou et de précision, de liberté et de loi, un équilibre entre les valeurs lumineuses et le rude grain de la terre. L'écorce de ses arbres, la pulpe de ses fruits, les plumes de ses oiseaux existent vraiment devant nous; on les touche; la main les cherche, cependant que l'œil passe à travers les objets à la suite du rayon qui les transperce.

Un délire contenu dans les limites rigoureuses d'une exigente connaissance tactile : telle nous apparaît aujourd'hui l'expérience singulière d'Aroldo Governatori. Ne serait-ce pas, après tout, un des chemins royaux de la peinture ?

Dominique Fernandez. (1974)